

PHOTO VICTORIA FILLION



## PASSIONNÉE MALGRÉ L'ÉPUISEMENT

PAGE 3

## Le président des jeunes péquistes démissionne

PAGE 7



PHOTO SIMON DESBIENS

## Disney à la conquête du cinéma

Une analyse d'Amy Boulay

PAGE 13



## Ouvrez vos yeux: le CH est malade

Une chronique de  
Gabrielle Boutin

PAGE 19

Cette deuxième édition de *L'Oisif* est le fruit du travail d'étudiants en Arts, lettres et communication qui ont relancé à l'automne le journal étudiant du Cégep de Chicoutimi. La dernière édition du journal étudiant avait alors été publiée en 2009, sous le nom de *La grenouille*.

Pour nous joindre:  
journal@cchic.ca

## « L'oisiveté est la mère de la philosophie »

– Thomas Hobbes

Le terme oisif, dérivé de l'oisiveté, est d'abord associé à la paresse. Pourtant, dans la Grèce Antique, l'oisiveté avait une tout autre définition: elle était associée au temps libre du citoyen. Selon Sénèque, l'oisiveté permettait avant tout de se reposer, de méditer et surtout, de s'informer. De toute façon, qu'y a-t-il de mal à faire preuve d'un peu de paresse?

## SOMMAIRE

Actualités 3 à 11  
Arts et culture 12 à 17  
Sports 18 et 19

# Libérez-nous



ÉDITORIAL  
SIMON DESBIENS  
Rédacteur en chef

Le 11 mars 2019, la députée Catherine Fournier quitte le Parti québécois. Elle devient députée souverainiste indépendante, se détournant du parti qui l'a portée au pouvoir dans la circonscription de Marie-Victorin. Bien que la critique négative prévisible fasse douter de la pertinence de son geste, son geste vient rappeler un point important aux électeurs ; un rappel qui suggère que les idées politiques n'ont pas à être centralisées dans quatre partis ; un rappel qui clame que les politiciens ont droit à leurs propres réflexions ; un rappel qui permet cette même liberté de pensée à tout le monde, pour le bien de sa société.

Il faut d'abord savoir que, concernant la carrière de la politicienne, l'idée, l'intention derrière ce geste, importent peu. Ce qui compte, c'est qu'elle vient probablement de saboter, par elle-même, son avenir politique. Cependant, à un niveau plus global, le geste prend son importance.

Au Québec, la tradition politique a toujours tourné autour de deux ou trois partis. Les gens votent pour des collectifs sensiblement centristes, aux idées qui ne font souvent que s'opposer pour le bien de la récolte d'électeurs. Qui a réellement déjà lu le programme politique d'un parti, pour voir les bases de ses positions ? Qui a déjà pris la peine d'écouter les idées du

représentant de sa circonscription avant celles de son premier ministre ? Qui a déjà pris la peine de voir plus loin que le bout de son nez ?



**Laissons-les être les politiciens qu'ils doivent être. C'est leur travail. »**

Pourtant, on élit des représentants. On se rallie derrière une personne qui agit pour notre bien, qui a souvent peu de pouvoir, car elle appartient à un parti qui lui impose une position. Pourquoi ne pas laisser les politiciens, les ouvriers de notre bonheur social, construire leurs propres idées?

Parce que 125 têtes valent bien mieux qu'une. Arrêtons de les limiter derrière des chefs politiques qui œuvrent souvent pour la continuation de leur propre pouvoir. Laissons-les être les politiciens qu'ils doivent être. C'est leur travail.

Le conseil vaut aussi pour chacun

de nous. Pourquoi se limiter à appuyer un parti, sans essayer de comprendre, sans oser s'opposer à une décision qui nous dérange, sans être soi-même un politicien? Devenons, nous aussi, les architectes de notre propre société.

Informons-nous plus loin sur les mouvements politiques que nous suivons. Affirmons-nous en tant que penseurs, au-dessus des gens qui pensent mieux penser que nous. Surtout, amusons-nous, dans l'exercice de notre pouvoir, droit et privilège, celui du citoyen de participer à la vie politique.



Catherine Fournier, députée indépendante de la circonscription de Marie-Victorin Photo tirée de Facebook

## SOINS INFIRMIERS

# La passion pour surmonter l'épuisement



• LAURENCE MARTINEAU



**Mon désir d'aider les autres me motive à compléter ma technique, malgré le stress et la fatigue. »**

- Ann-Shirley Gravel

L'épuisement ne touche pas que les professionnels de la santé, mais également les étudiants qui se dirigent vers ces métiers. *L'Oisif* a donc rencontré une étudiante en première année en Soins infirmiers au Cégep de Chicoutimi, Ann-Shirley Gravel, pour aborder le sujet et découvrir la raison de sa persévérance. La passion des étudiants pour le domaine les aide alors à surmonter les moments de stress et de fatigue.

Maintenant en train de terminer sa deuxième session en Soins infirmiers, l'épuisement se fait ressentir pour Ann-Shirley. Trois à quatre examens par semaine, les nombreux stages et beaucoup de théorie s'additionnent, augmentant la fatigue et le stress.

Il est fréquent qu'elle doive étudier jusqu'à 3 h 30 du matin. Malgré la fatigue, elle est certaine qu'elle va réussir sa technique en trois ans. Toutefois, si elle est épuisée au maximum, elle peut terminer ses études en quatre ans, a-t-elle expliqué. Elle connaît certaines personnes qui ont lâché le programme, non parce qu'il était trop épuisant, mais parce que le domaine n'était pas fait pour eux.

Ayant déjà pensé à quitter le programme, elle affirme cependant que son désir d'aider les autres et les stages très motivants l'encouragent à terminer ses études. « À un certain point de la session, il en reste moins à faire qu'il y en a de fait. »

De plus, dans les cours théoriques, la notion de stress est enseignée aux étudiants, ce qui les aide grandement, souligne-t-elle. Les professeurs sont de plus disponibles s'ils ont des questions, ou s'ils veulent pratiquer leurs techniques.



Ann-Shirley Gravel, étudiante en Soins infirmiers au Cégep de Chicoutimi, pratique ses techniques sur un mannequin. Photo Victoria Fillion

## INSPIRÉE PAR SA MÈRE

Depuis son tout jeune âge, elle baigne dans le domaine de la santé. Étant donné que sa mère a fait ses études en Soins infirmiers quand elle était enfant, elle a pu la voir travailler, feuilletait ses livres et s'intéressait beaucoup à son métier d'infirmière.

Elle savait donc dès sa jeunesse qu'elle désirait travailler dans le domaine de la santé. Puisque les études pour devenir médecin sont très longues et que les autres métiers dans ce domaine ne l'attiraient pas, elle a décidé de s'inscrire en Soins infirmiers, étant donné qu'elle est plongée dans l'action dès le début de son apprentissage.

## LE PROGRAMME

En décrivant le programme, elle explique qu'il permet de former

le jugement clinique, de le développer, tout en créant des liens entre les différentes matières : en biologie tout comme en communication. De plus, la théorie y prend une place importante, les étudiants étant souvent en laboratoire et en stage.

Ces stages, qui débutent dès la première session, sont motivants et les placent en situations réelles : son premier stage était en observation au premier étage, de soir, au A2, à l'hôpital de Chicoutimi. « J'effectuais un travail de préposée afin de m'adapter au rythme déstabilisant d'un hôpital », a-t-elle expliqué. Dès sa deuxième session, elle est plus près des patients, et peut même administrer des médicaments.

« Mon désir d'aider les autres me motive à compléter ma technique, malgré le stress et la fatigue. »

## ÉTUDIER À L'INTERNATIONAL

## Un grand défi à relever



• GABRIELLE BOUTIN



**Fais-toi des amis québécois et ne reste pas dans une petite communauté que tu connais déjà : ouvre-toi au monde. »**

- Ahmed Ennaji

**A**u Cégep de Chicoutimi, 5% des étudiants proviennent d'autres pays et doivent, en plus de s'adapter au mode de vie collégial, s'accommoder à une nouvelle culture. Cette tâche est un grand défi pour ces jeunes étudiants internationaux qui arrivent totalement dépayés dans ce milieu inconnu pour eux qu'est le Québec. Cela a été le cas d'Ahmed Ennaji, étudiant marocain au Cégep de Chicoutimi depuis l'automne dernier. Il souhaite continuer son cheminement scolaire en génie informatique à l'Université du Québec à Chicoutimi, comme son père et son oncle l'ont fait avant lui.

Ahmed a débuté son parcours comme étudiant en Sciences de la nature, avant de poursuivre en Tremplin-DEC avec quelques cours de génie industriel.

En arrivant au Saguenay pour la première fois de sa vie, il n'est pas peu dire qu'Ahmed a rencontré quelques difficultés! Son premier grand obstacle : comprendre le jargon québécois.

« Je savais même pas ce qu'était un sacre! Déjà avec l'accent c'était difficile, mais là, je comprenais rien du tout! Moi, je ne faisais que regarder les gens et sourire », a-t-il partagé, en entrevue avec *L'Oisif*, au Cégep de Chicoutimi. La langue maternelle d'Ahmed est l'arabe et bien qu'il parlait déjà français, personne n'est jamais réellement prêt à entendre certaines des expressions québécoises saugrenues!

#### UN ÉCART RELIGIEUX

Au Maroc, le rapport avec la religion n'est pas du tout le même qu'ici et cette dernière est même incluse dans la scolarité. « Bien sûr, j'ai eu une



À 17 ans, Ahmed Ennaji a quitté le Maroc pour étudier à Chicoutimi afin de devenir ingénieur comme son père. Photo Gabrielle Boutin

éducation religieuse, mais le fait que mes parents étaient très ouverts d'esprit m'a aidé à ne pas avoir d'immense choc culturel en arrivant. »

Toutefois, ce qui a surpris Ahmed, qui est musulman, c'était de constater que certains sujets de conversations ou activités, qui sont tabous chez lui, semblent si banals pour ses nouveaux amis québécois. « La culture des bars, sortir boire avec des amis, moi, je n'avais jamais vraiment intégré cela, mais je commence à m'y faire. »

#### PÉDAGOGIE DIFFÉRENTE

Un autre changement qui a stupéfié le jeune Marocain est le système pédagogique québécois. Égaré entre Omnivox (l'application électronique permettant aux étudiants de communiquer avec leurs professeurs et de consulter leurs résultats scolaires) et des frais de scolarité supplémentaires mystères, Ahmed a également été momentanément déstabilisé par la grande amicalité des enseignants. Voir des étudiants plaisanter avec ces derniers était impensable pour lui puisqu'au Maroc, l'autorité des professeurs est beaucoup plus rigoureuse. Toutefois, le jeune homme de

18 ans était bien heureux de cette proximité amicale, car ses enseignants ont pu contribuer à son intégration.

#### UNE FACILITÉ À S'ADAPTER

Malgré ces quelques différences culturelles, Ahmed, habitant chez son oncle et n'étant pas complètement autonome, a pu se libérer d'une immense pression financière et s'intégrer rapidement au milieu.

Quels sont les autres éléments qui ont facilité son adaptation? Avoir sa citoyenneté canadienne (Ahmed est né au Maroc, mais son père avait sa nationalité canadienne et lui a transmis) et se perdre dans les rues de Chicoutimi!

Eh oui, c'est en se perdant qu'Ahmed a fait son premier contact avec de jeunes Québécois qui sont rapidement passés du statut d'inconnus à celui de bons amis. En effet, selon Ahmed, le meilleur moyen de s'intégrer est de côtoyer le plus souvent des Québécois! « Fais-toi des amis québécois et ne reste pas dans une petite communauté que tu connais déjà : ouvre-toi au monde. » Si on se fie à son expérience, cela a très bien fonctionné!



Bien que perdus dans le vaste univers collégial, les étudiants internationaux peuvent compter sur Manon Lapierre, technicienne en travail social au Cégep de Chicoutimi, pour les guider dans cette aventure. Photo Gabrielle Boutin

## La « maman » des internationaux

### GABRIELLE BOUTIN

Déménager à l'étranger pour étudier n'est pas de tout repos et peut être très déstabilisant pour les étudiants internationaux qui n'ont pas la chance d'Ahmed Ennaji. Heureusement, Manon Lapierre, technicienne en travail social au Cégep de Chicoutimi, aide ces jeunes courageux en les guidant dans cette nouvelle aventure.

En effet, le comité d'accueil du cégep et elle vont chercher les étudiants à l'aéroport, les aident à faire leurs premières emplettes, à ouvrir leurs comptes bancaires et à découvrir comment fonctionne le cégep.

### UNE SEMAINE RÉCONFORTANTE

Juste avant le début de la session d'automne, Manon Lapierre et son équipe œuvrent pendant une semaine à créer des activités d'intégration pour ces élèves. Lors de ces ateliers, ils apprennent les particularités de la culture québé-

coise : les expressions, la façon dont fonctionnent les relations humaines, le système de santé canadien et les règles sociales. De plus, les étudiants ont droit à une visite complète du cégep avec le coordonnateur de leur programme et même à une rencontre avec leurs enseignants.

### UN POIDS IMMENSE

En plus de s'ennuyer en permanence de leurs proches, la plupart des étudiants internationaux sont confrontés à une anxiété de performance due à l'importante pression financière qui repose sur eux. Selon Manon Lapierre, « si tu n'as pas de bourses d'exemption, une session d'études peut coûter entre 7000 et 10 000 \$ », et ce, sans compter les coûts reliés à la nourriture, aux livres et au transport. La majorité des étudiants sont appuyés financièrement par leur famille, celles-ci faisant d'énormes sacrifices. Le poids de l'erreur devient beaucoup plus important pour les étudiants et devient

même parfois un problème : « Certains de ces étudiants, quand ils sont en période d'examen, ne dorment pas! », constate Mme Lapierre.

### OUVRIR SES ŒILLÈRES

Manon Lapierre s'entend elle aussi sur le fait que les étudiants, afin de faciliter leur inclusion au cégep, doivent côtoyer les élèves québécois et ne pas se mettre à l'écart. Les écarts culturels sont parfois intimidants pour les jeunes Saguenéens, mais, selon M<sup>me</sup> Lapierre, lorsqu'ils arrivent à surmonter leurs préjugés et ces écarts, il y a quelque chose d'extraordinaire à apprendre en chacun de ces étudiants. « Si j'ai 150 étudiants internationaux dans le cégep, c'est bien 150 histoires différentes. »

S'ouvrir au parcours et au témoignage des étudiants internationaux, c'est également s'ouvrir sur une belle amitié et sur de nouvelles connaissances sur le monde et ses cultures, conclut-elle.



**Si j'ai 150 étudiants internationaux dans le cégep, c'est bien 150 histoires différentes. »**

**- Manon Lapierre**

MANIFESTATION SUR LE CLIMAT

# Les étudiants se mobilisent pour la planète



• **MARC-ANDRÉ HOUDE**

Le 15 mars dernier, plus de 500 personnes se sont rassemblées dans les rues de Chicoutimi afin de manifester pour souligner l'urgence d'agir dans le dossier des changements climatiques. Ce rassemblement s'inscrivait dans un mouvement mondial nommé « La planète s'invite à l'université ». Le message principal des manifestants présents était d'interpeller les gouvernements à agir maintenant afin de protéger la planète, sans quoi l'avenir des générations futures serait menacé. En plus de la population, des élus régionaux se sont mis de la partie afin d'appliquer une plus grande pression sur les gouvernements. En voici les moments forts.



Les élus de Jonquière Karine Trudel, du Nouveau Parti démocratique, et Sylvain Gaudreault, du Parti québécois, ont montré leur soutien aux étudiants en proposant des actions concrètes. *Photo Marc-André Houde*



« Dans les prochaines semaines, les prochains mois, les prochains semestres pour les étudiants, on doit augmenter la pression pour que le gouvernement agisse réellement », a lancé Adrien Guibert-Barthez, porte-parole régional du mouvement « La planète s'invite à l'université ». *Photo Marc-André Houde*



De nombreux manifestants étaient munis d'affiches qui proposaient des phrases accrocheuses afin de faire prendre conscience de l'urgence d'agir face aux changements climatiques. *Photo Marc-André Houde*

## PARTI QUÉBÉCOIS

# Démission du président régional des jeunes



• SIMON DESBIENS



Après la défaite du 1<sup>er</sup> octobre, beaucoup de personnes étaient en réflexion quant à l'avenir du parti. »

- Jean-Simon Gagné-Nepton

Le président des jeunes du Parti québécois au Saguenay-Lac-Saint-Jean, Jean-Simon Gagné-Nepton, a démissionné officiellement de ses fonctions le 16 mars dernier dans la foulée du départ du parti de la députée Catherine Fournier.

Étudiant au Cégep de Chicoutimi, Jean-Simon Gagné-Nepton s'est impliqué dans le Parti québécois à partir de juillet 2018. Motivé par l'idée d'indépendance depuis qu'il s'intéresse à la politique, le jeune homme a souhaité s'impliquer davantage. Cependant, le parti a connu une baisse significative de votes dans les dernières années. « Après la défaite du 1<sup>er</sup> octobre, beaucoup de personnes étaient en réflexion

quant à l'avenir du parti », explique Jean-Simon Gagné-Nepton, rencontré en entrevue par *L'Oisif*.

Six mois plus tard, influencé par le départ de Catherine Fournier, le président régional a démissionné de ses fonctions, laissant le poste vacant. Il invoque, dans ses raisons, le manque de motivation et de confiance. Son retrait a été rendu public sur Facebook, sur son profil personnel, le 17 mars dernier. Dans ce statut, il affirme qu'il se voit difficilement au Parti québécois désormais.

M. Gagné-Nepton a également cosigné une lettre ouverte adressée à la députée indépendante de Marie-Victorin. Dans cette lettre transmise à *La Presse*, plusieurs

membres et ex-membres du Parti québécois affirment être en accord avec les constats de la jeune députée. Il explique, à partir des propos de M<sup>me</sup> Fournier : « Le Parti québécois est devenu un parti perdant, qui n'arrive plus à vendre l'indépendance. »

Étudiant en Histoire et civilisation et également impliqué à l'Association générale des étudiantes et étudiants du Cégep de Chicoutimi (AGEECC), Jean-Simon Gagné-Nepton ne voit pas dans ce geste la fin de ses ambitions politiques. Interrogé sur son avenir, il y place l'indépendance en premier plan : « C'est une idée que je défendrai toujours et qui sera toujours au cœur de mon implication politique. »

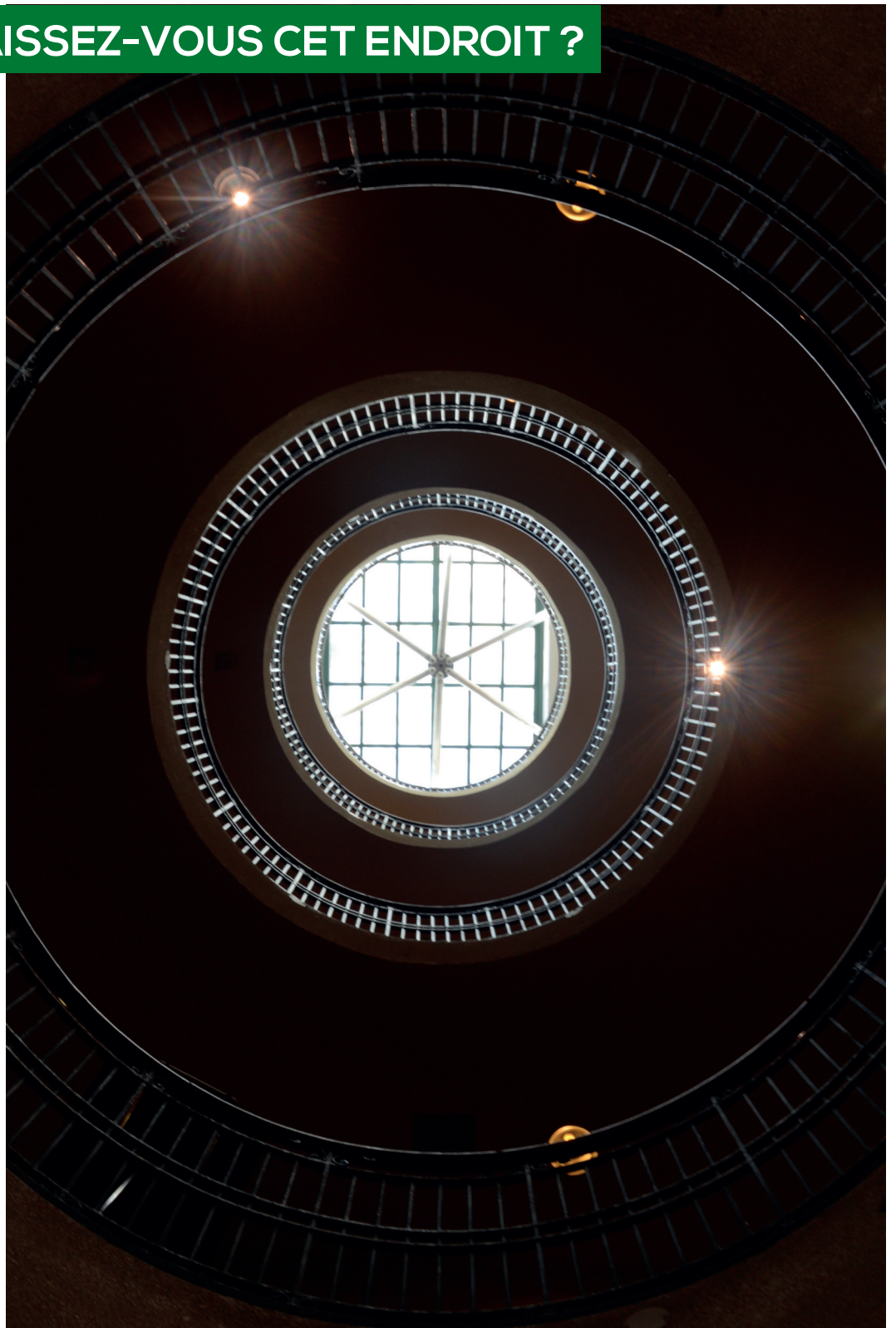


Jean-Simon Gagné-Nepton, l'ex-président régional des jeunes du Parti québécois au Saguenay-Lac-Saint-Jean, est impliqué à l'AGEECC. Photo Simon Desbiens

## RECONNAISSEZ-VOUS CET ENDROIT ?

Cette photo a été prise dans les escaliers de l'aile F du Cégep de Chicoutimi.

Marilou Houde, étudiante en deuxième année en Arts, lettres et communication au cégep, l'a prise dans le cadre du cours Techniques de création vidéo à l'automne 2018.





## FÉDÉRATION DES MAISONS D'HÉBERGEMENT

# Une oreille pour les jeunes femmes



• CAMILLE JOSSE



**Nous aimerions aider tout le monde, mais cela reste très dur. »**

- Valérie Gobeil

Depuis 1986 existe la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes du Saguenay. Celle-ci a pour but de venir en aide aux femmes en détresse face à la violence, la précarité, les oppressions. Contrairement à l'idée très répandue que les fondations d'aide aux femmes sont expressément dédiées aux femmes adultes, voire aux mères de famille, il y a beaucoup de services alloués aux plus jeunes.

En effet, la Fédération propose plusieurs services, aussi bien un service hébergement qu'un service-conseil. Les jeunes filles peuvent donc venir discuter de leurs relations amoureuses ou sexuelles. Des services externes visant à sensibiliser et à prévenir à l'aide d'ateliers, de kiosques, de rencontres sont également offerts.

« Nous aimerions aider tout le monde, mais cela reste très dur. Nous faisons face à un manque de moyens conséquents et devons ainsi refuser de l'aide à beaucoup de femmes », confie Valérie Gobeil, coordonnatrice des services de la Fédération. En effet, les violences et les situations précaires sont dénoncées de plus en plus tôt et par de plus en plus de femmes, qu'elles soient jeunes, âgées, mères de famille.

Les centres manquent cruellement de moyens et la demande est trop grande par rapport aux services offerts. « L'idéal ce serait de mieux adapter les lieux, accueillir plus de femmes, mais rester dans l'optique d'un confort acceptable pour toutes », complète M<sup>me</sup> Gobeil.

Le but est de redonner aux femmes la confiance qu'elles ont bien souvent perdue, continue-t-elle, et leur montrer qu'elles ont autant de



Valérie Gobeil, coordonnatrice des services de la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes du Saguenay Photo courtoisie

pouvoir que n'importe qui. C'est à une véritable décontraction sociale qu'aspire la Fédération, à l'arrêt du partage d'idées comme quoi une femme se résume à son physique et à son « rôle » de mère ou de ménagère. Car qu'on le veuille ou non, la place de la femme dans la société est liée à une construction sociale profondément inculquée dans le monde d'aujourd'hui.

Il ne faut pas oublier que *Le guide de la bonne épouse*, dans lequel on pouvait lire certaines phrases comme : « Acceptez alors avec humilité tout en gardant à l'esprit que le plaisir d'un homme est plus important que celui d'une femme », à propos des relations sexuelles, était encore distribué en 1960. Il s'agit, ainsi, de ne pas voir que les droits acquis, mais également ceux à acquérir, rappelle la coordonnatrice. Pour le bien de la femme, il est es-

sentiel qu'une déconstruction se fasse, poursuit-elle, car il est encore considéré que les enfants sont la responsabilité presque entière de la mère, tout comme l'entretien du logement, ce qui constitue un poids psychologique considérable. Il est important de continuer la sensibilisation afin de pouvoir prétendre à la même sécurité et aux mêmes droits que n'importe qui.

Rappelons que la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes du Saguenay organise des campagnes de financement auprès du Pharmaprix Johanne Gagnon de la Place du Royaume, à Chicoutimi, chaque année. Il est cependant possible de faire un don financier ou matériel à n'importe quel moment de l'année. Les dons plus spécifiques sont également acceptés, toute aide étant la bienvenue.

## LA FÉMINISATION DES MOTS

# Le reflet des changements



• CAMILLE JOSSE



On fait face à une féminisation partagée, il y a en effet des versions contradictoires dans l'usage même de certains mots.»

- Vincent Arnaud

L'Académie française a reconnu la féminisation des noms de métiers à la fin du mois de février dernier. L'acceptation de cette féminisation, après des années de débat, est le reflet des changements dans la société, « cela montre que la langue évolue », explique Vincent Arnaud, linguiste, professeur agrégé et responsable du Laboratoire de phonétique expérimentale de l'Université du Québec à Chicoutimi. Outre cette féminisation, il existe plusieurs autres façons de féminiser la langue ou de la rendre plus inclusive.

Rappelons tout d'abord que l'Académie française, au même titre que l'Office québécois de la langue française (OQLF), sont des institutions dont le but

est de tenter de normaliser et de perfectionner la langue française. Les règles de ces institutions ne sont que des recommandations, non des lois votées qu'il faut absolument appliquer.

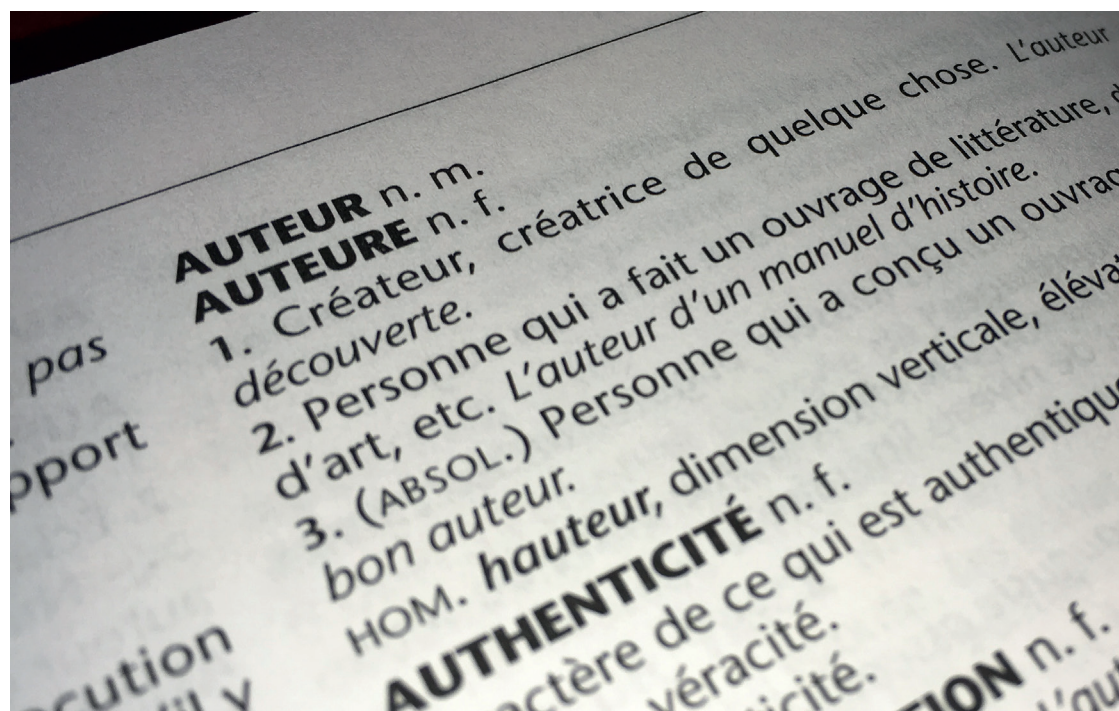
Elles ont souvent un pouvoir symbolique et sont le reflet d'une certaine structuration sociale. Malgré ce que l'on a tendance à penser, ce sont les institutions qui s'adaptent aux locuteurs et non l'inverse. Prenons un exemple: si l'Académie française tente de faire entrer un mot dans le vocabulaire français, mais que la majorité des locuteurs ne l'assimilent pas, il ne sera pas retenu. Maintenant, ce à quoi fait face la féminisation des noms de métiers, c'est principalement un problème d'usage. Comme l'explique Vincent Arnaud : « On fait

face à une féminisation partagée, il y a en effet des versions contradictoires dans l'usage même de certains mots. »

Comme le fait remarquer M. Arnaud, beaucoup de noms de métiers féminins sont encore en grande concurrence parmi les locuteurs. Chercheuse ou chercheur ? Auteure ou autrice ? Chroniqueuse ou chroniqueur ?

### RÈGLES EXPÉRIMENTALES

Certaines règles sur la féminisation de la langue, encore expérimentales, voient peu à peu le jour, souligne également le professeur Arnaud. Il donne en exemple celle d'un classement alphabétique des groupes nominaux pour ne faire aucun « favoritisme ». En effet, le masculin l'a longtemps emporté sur le féminin.



# de la société

Par exemple, si on utilise habituellement « les lycéens » pour désigner les élèves en général, avec cette nouvelle règle, cela irait comme suit : les lycéennes et les lycéens (le deuxième « n » de lycéennes ayant la priorité sur le « s » de lycéens). Cela semble assez facilement applicable... à l'écrit. Car, qu'en est-il à l'oral ? Il est quasiment impossible de classer alphabétiquement des termes à une vitesse telle que cela rentrerait dans les conversations que nous tenons tous les jours, soulève-t-il.

## L'ÉCRITURE INCLUSIVE

Pour aller un peu plus loin que ces intérêts d'usage du féminin et du masculin, il est de plus en plus question d'utiliser une façon d'écrire non genrée : c'est

l'écriture inclusive, ajoute le linguiste. Si cela semble impensable, il s'agit pourtant d'une chose tout à fait normale dans plusieurs langues, dont l'anglais et le suédois, pour ne citer qu'elles.

En français, cela consiste à utiliser des termes épïcènes (non genrés) comme « mannequin », « membre », « élève », ou à utiliser le fameux « point médian » comme « les agent.e.s » ou encore certains pronoms comme « iels » (amalgame de ils et elles), « toustes » (tous et toutes) et « ceux » (ceux et celles), qui émergent doucement.

Cependant, là encore, certaines limites se dresseraient, expose le professeur Vincent Arnaud. Comment les correcteurs orthographiques gèreraient-ils le point médian ? Les systèmes informatiques seraient entièrement à revoir et pour cela il faut que cet usage soit repris par une majorité de locuteurs.

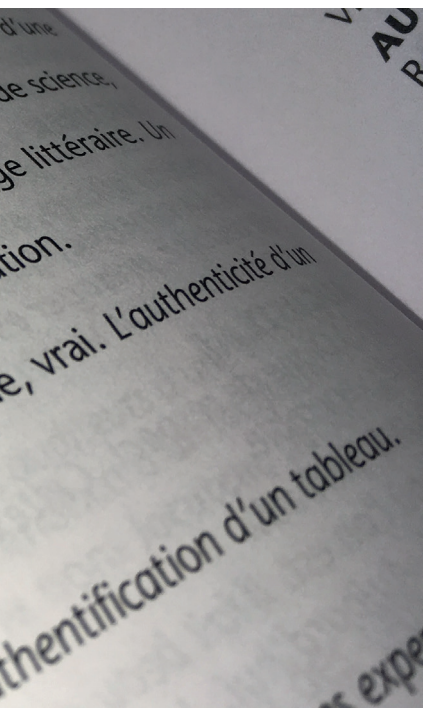
« La féminisation et l'écriture inclusive sont des choses intéressantes », explique le professeur Vincent Arnaud.

« Pour moi cela signifie que la langue bouge, qu'elle est vivante. Je n'ai aucun parti pris dans ce débat, en tant que linguiste je ne peux que me contenter d'observer ce qui se passe », conclut-il.

La féminisation du mot « auteur » a été acceptée par l'Académie française. Il peut ainsi être écrit « auteure », un terme déjà utilisé au Québec, ou encore « autrice ». Photo Gabrielle Boutin



Photo tirée du site Unsplash.com



## SAVIEZ-VOUS QUE ?

Il est de plus en plus question d'utiliser une écriture non genrée. Les épïcènes (non genrés) comme « mannequin », « membre », « élève » et les pronoms tels que « iels » (amalgame de ils et elles), « toustes » (tous et toutes), « ceux » (ceux et celles) émergent doucement dans le vocabulaire de certains.

## FESTIVAL REGARD

## « Mission accomplie! »



• **MARC-ANDRÉ HOUDE**

**D**u 13 au 17 mars dernier se tenait à Saguenay la 23<sup>e</sup> édition du festival REGARD, un festival qui, encore une fois, a su faire tourner les têtes, selon les organisateurs.

En gros, REGARD proposait 67 films en compétition officielle, dont 15 en compétition parallèle, des programmations thématiques autant diversifiées les unes que les autres, dont un focus italien ainsi qu'une projection tournant autour du fameux #MeToo, et une programmation jeunesse pour tous les âges et les goûts, autant pour les petits que les grands.

Comme à chaque année, les attentes sont de plus en plus grandes et l'équipe riposte avec une superbe organisation, comme l'a mentionné la directrice générale de REGARD, Marie Elaine Riou, par voie de communiqué, dans la semaine suivant la tenue de l'événement.

« Le sourire sur les lèvres de tous les festivaliers et l'ambiance électrisante qu'a connue le festival témoignent de la nécessité de présenter le cinéma qui nous a marqués dans l'année sur grand écran et dans un tel contexte. [...] Quand le public et les cinéastes repartent heureux et inspirés pour l'an prochain, c'est mission accomplie! »

Cette année, ce festival d'envergure internationale a vendu 50% plus de passeports que l'an passé et a présenté près de la moitié de ses projections à guichets fermés.

#### UNE FIERTÉ POUR RÉMY GIRARD

Afin de représenter le festival, l'équipe a réussi à avoir comme porte-parole le comédien émérite Rémy Girard. Celui qui a travaillé avec les plus grands noms du paysage culturel québécois, dont Denys Arcand, François Avaré, Claude Meunier et Louis Saïa, et bien d'autres, a affirmé en entre-



Toute l'équipe de l'organisation du festival REGARD, consacré aux courts métrages, lors de la soirée de clôture du festival. Photo Marc-André Houde

vue, peu avant la fin du festival, que c'était sa première année en tant que porte-parole, mais aussi en tant que festivalier.

« L'ambiance est extrêmement festive, les gens sont accueillants, [ils] ont du plaisir. J'ai trouvé la qualité des films exceptionnelle, [...] j'ai vu des films extraordinaires et je trouve ça merveilleux de voir des petits films en rafale comme ça. À chaque soir, tu vois huit histoires différentes. Je trouve ça quasiment plus excitant que de voir juste une histoire, juste un long métrage. »

Étant natif de la région, Rémy Girard considère le festival comme étant une grande fierté pour lui. L'accueil chaleureux reçu lui donne l'impression de faire partie de la grande famille du festival. « C'est une fierté. On est un peu comme ça les Saguenéens et les Bleuets, quand quelqu'un réussit, on est fier, on le porte. Je me sentais porté, [...] je fais partie de la famille. »

#### UN RETOUR TRÈS ATTENDU DES FESTIVALIERS

Afin de souligner les 25 ans de KINOMADA, l'équipe de l'organisme à but non lucratif, en collaboration avec l'organisation de

REGARD, a décidé de remettre sur pied le fameux court métrage improvisé, le dernier datant de 2013.

L'organisme basé à Québec a pour mission principale de faire rayonner le cinéma québécois à l'international, ainsi que d'aider les réalisateurs émergents dans la réalisation de leurs courts métrages. En plus d'avoir la tâche de réaliser ce court métrage, l'équipe devait respecter de multiples contraintes, telles qu'un buffet chinois comme lieu de tournage imposé, un titre imposé qui était « Un tricycle et deux poules », ainsi qu'un objet bizarre à insérer dans la mise en scène.

Toutes ces contraintes ont été votées par le public sur Facebook. Et pour finaliser les contraintes, lors de la soirée d'ouverture, le président de KINOMADA a donné une clé USB à la réalisatrice, Lawrence Côté-Colins, contenant des chants de gorge à insérer dans le court métrage.

Le résultat a été dévoilé à la fin de la compétition 9, présentée le samedi 16 mars, en compagnie de la réalisatrice et de la distribution. Il s'agissait donc d'un petit film rempli d'humour, plongeant à quelques reprises dans l'étrangeté, mais qui, au final, a su faire rire le public.



Rémy Girard s'est adressé à la foule, à titre de porte-parole, à l'occasion de la soirée de clôture du festival. Photo Marc-André Houde

# Disney à la conquête du cinéma



## ANALYSE AMY BOULAY

Depuis le début des années 2000, The Walt Disney Company est en essor. Avec l'achat de Pixar en 2005, de Marvel en 2010, de Lucasfilm en 2012 et de 21st Century Fox en mars dernier, Disney détient maintenant les plus grands noms de l'industrie. Ce dernier ajout soulève la question : est-ce que Disney finira par avoir le monopole sur le cinéma américain ?

Bien évidemment, la compagnie a déjà un poids énorme dans la balance avec des films comme *Star Wars* et *Avengers*. Ces blockbusters sont aimés de plusieurs et ne cessent de gagner en popularité.

Au Québec, le principe de monopole est présent sous un autre aspect : les subventions données sont rares. Le Québec est rempli de gens talentueux et le potentiel se fait beaucoup voir dans les festivals et les concours. Cependant, l'industrie du cinéma ne manque pas de talent, mais bien de budget.

Elias Djemil-Matassov, un réalisateur et photographe québécois ayant étudié au Cégep de Chicoutimi en Arts et lettres, a dû, comme plusieurs autres, faire ses preuves dans le domaine. Maintenant installé à Québec,

il vit bien de son art et compte poursuivre dans le milieu. Malgré le futur incertain que ce mode de vie apporte, l'amour du cinéma l'emporte sur tout.

Par rapport à nos voisins américains, M. Djemil-Matassov pense que le fait que Disney prenne autant d'expansion n'est pas nécessairement quelque chose de mal.

« En fait, tout monopole n'est pas

une bonne chose que ce soit au niveau culturel, industriel ou financier, mais il faut voir concrètement ce qui en est. Parmi toutes les compagnies que Disney détient, elles ne seront pas toutes dédiées aux blockbusters. »

En effet, Disney est un maître dans les films d'animation et de « héros », mais ces dernières acquisitions, telles que Fox, entraîneront ces studios à diversifier leur contenu.

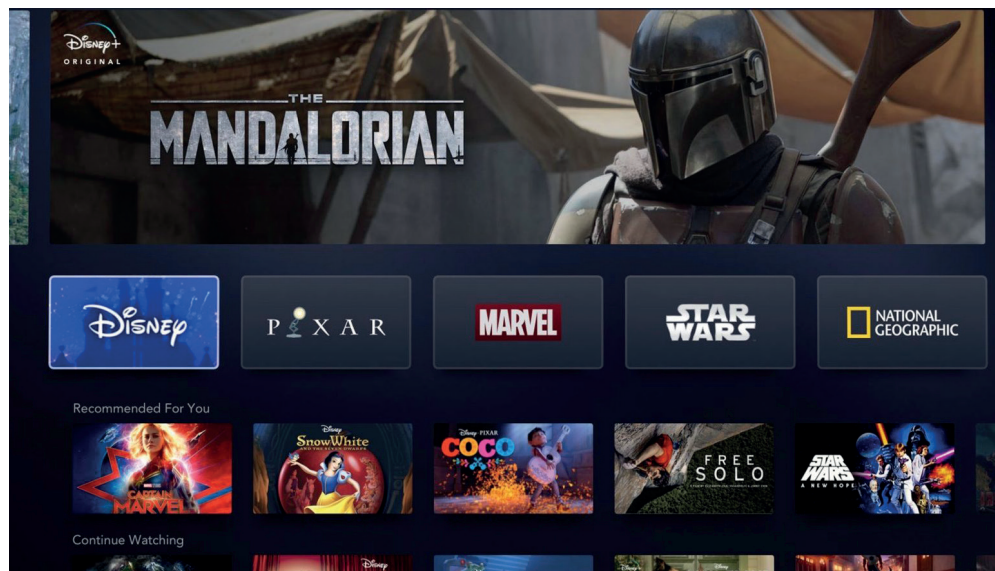
### L'ANNONCE DE DISNEY+

M. Djemil-Matassov a relevé un autre point important qui fait beaucoup jaser ces derniers temps : Disney+. The Walt Disney Company a décidé de se lancer dans le *streaming*, qui gagne en popularité depuis les

dernières années, entre autres avec Netflix.

Le cinéaste renchérit en disant : « Le bon côté de la chose, c'est que tout cela vient chambouler Netflix qui détenait une sorte de monopole par rapport au streaming. Tout cela peut apporter une diversification, ce qui est une bonne chose. »

Tranquillement, Disney dépouillera Netflix des films lui appartenant. Sur Disney+, on aura accès à tout le contenu de Marvel, Lucasfilm, National Geographic, Pixar et même à toutes les saisons des *Simpson*. Avec un tel programme à son agenda, Disney fera des heureux, mais obligera peut-être ses concurrents à se renouveler ou même à baisser leur prix.



La nouvelle plateforme, Disney+, annoncée par The Walt Disney Company offrira tout le contenu de Marvel, Lucasfilm, National Geographic, Pixar et même toutes les saisons des *Simpson*, ainsi que du contenu original tel que *The Mandalorian*, une série se déroulant dans l'univers de *Star Wars*. Photo tirée d'Internet

## PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS

# Jean-Christophe Réhel gagne la 16<sup>e</sup> édition



• CAMILLE JOSSE

Cette année huit étudiants du Cégep de Chicoutimi ont pris part au 16<sup>e</sup> Prix littéraire des collégiens, où l'auteur Jean-Christophe Réhel a triomphé ce 12 avril, avec son oeuvre *Ce qu'on respire sur Tatouine*, à l'occasion du Salon du livre de Québec. Oui, mais le Prix littéraire des collégiens, qu'est-ce que c'est ?

Pour le savoir, il faut remonter à 2003, lorsque Claude Bourgie-Bovet, directrice de la fondation Marc Bourgie et Bruno Lemieux, professeur au Cégep de Sherbrooke, mettent en place le Prix littéraire des cégépiens, confie en entrevue téléphonique Sylvie Bovet, fille de Claude Bourgie-Bovet et coordonnatrice du prix. Le principe? Réunir des étudiants et des enseignants motivés et dynamiques pour discuter des cinq romans québécois sélectionnés chaque année par un comité de critiques littéraires avisés.

Il s'agit ici de mettre de l'avant la littérature québécoise moderne, notamment auprès des étudiants du collégial et, tout de même, de récompenser le travail intense et original d'auteurs ayant la citoyenneté canadienne. Les livres, eux, sont sélectionnés par des connaisseurs de l'industrie littéraire (professeurs de l'Université de Montréal, journalistes du *Devoir*, journalistes du milieu de la littérature...).

Pour participer, rien de plus simple : il s'agit, pour les étudiants, de se tenir au courant du début de ce prix collégial et d'en tenir avisés les professeurs qui y participent. « Ce prix est ouvert à tous, il n'y a pas de public par-

ticulier. C'est très enrichissant d'échanger avec des personnes qui ne viennent pas nécessairement d'un milieu littéraire! » partage Sylvie Bovet.

Les rencontres du Prix littéraire se déroulent au début de la session d'hiver (en janvier), les critiques se font oralement et il n'y a pas nécessité de rédiger un texte quelconque en prévision des ateliers de discussion. Ces derniers serviront à classer les

livres par ordre de préférence selon les notes individuelles attribuées.

Un représentant est ensuite désigné par vote pour représenter le choix des étudiants lors de la rencontre officielle à Québec au mois d'avril. Le gagnant du Prix est désigné à ce moment-là lors du Salon du livre de Québec.

Toute information supplémentaire est disponible ici : [prixlitterairedescollégiens.ca](http://prixlitterairedescollégiens.ca).



*Ce qu'on respire sur Tatouine*, livre vainqueur du Prix littéraire des collégiens 2019. Photo tirée d'Internet

## PRIX COLLÉGIAL DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

# Un prix, cinq films, un art à débattre



• AMY BOULAY



Le contenu présenté est meilleur d'année en année et on voit le cinéma québécois fleurir de même. »

-François Lyonnet

Le 29 mars dernier se déroulait la huitième édition du Prix collégial du cinéma québécois (PCCQ). Ce prix consiste en cinq films choisis par un jury composé d'experts en cinéma, qui sont ensuite soumis au vote des cégépiens à travers la province. Malgré le choix des collégiens du Cégep de Chicoutimi, *Les faux tatouages*, le grand gagnant de cette année est *Happy Face*.

Pour l'édition de 2019, les cinq films en lice étaient : *Chien de garde*, *Manic*, *Happy face*, *Claire l'hiver* et *Les faux tatouages*. Les films choisis par le jury doivent être récents (2017-2018) et bien sûr, québécois. Les 31 étudiants de première année en Arts, lettres et communication du Cégep de Chicoutimi ont eu la chance de voter pour leur œuvre préférée dans leur cours de critique cinématographique de la session d'hiver.

Un représentant a été choisi pour aller défendre le film désigné, soit *Les faux tatouages*. L'étudiant Félix-Antoine Miron-Renaud s'est donc rendu à Montréal, l'endroit de délibération, avec François Lyonnet, l'enseignant responsable du PCCQ au cégep. M. Lyonnet enseigne le cours de Critique cinématographique, dans lequel s'inscrit la mission du PCCQ.

Tous deux ont vécu l'expérience de débattre, mais seulement les étudiants avaient un poids dans la balance, ont-ils expliqué, lorsque rencontrés par *L'Oisif*. Félix-Antoine en était à sa pre-

mière expérience, ce qu'il a trouvé très intéressant à vivre.

Pour son professeur, c'était sa huitième présence au prix. Effectivement, M. Lyonnet a eu le plaisir de participer à toutes les éditions du PCCQ. Lors de la première édition, seulement 10 cégeps participaient, dont celui de Chicoutimi. Chaque année est différente, mais selon lui, « le contenu présenté est meilleur d'année en année et on voit le cinéma québécois fleurir de même. »

Le PCCQ offre la chance à plusieurs étudiants à travers le Québec de vivre l'expérience de développer leurs capacités à critiquer des œuvres cinématographiques.

Le représentant de chaque cégep a, quant à lui, l'opportunité de défendre l'œuvre retenue au nom d'une majorité. Le PCCQ est encore jeune, mais avec les progrès dans le cinéma québécois, on voit un bel avenir pour ce genre d'événements.



Le film choisi par les étudiants du Cégep de Chicoutimi, *Les faux tatouages*. Photo tirée du site Web du PCCQ



Le film gagnant de la huitième édition du Prix collégial du cinéma québécois, *Happy Face*. Photo tirée du site Web du PCCQ

# UN PEU DE POÉSIE



De gauche à droite, Sarah-Jade Desbiens, Philippe Dufresne et Laurence Fortin Photo Courtoisie

Les poèmes suivants ont été écrits et interprétés par des étudiants du Cégep de Chicoutimi dans le cadre du 35<sup>e</sup> concours annuel de poésie du Mouvement Parlons Mieux. L'interprétation s'est faite dans le cadre des Franco-fêtes. Ils ont été écrits, respectivement, par Laurence Fortin, Philippe Dufresne et Sarah-Jade Desbiens. *Le petit renard* s'est mérité la deuxième place.

PAR SIMON DESBIENS

## VISION ÉTRANGÈRE

Porter l'orage et le soleil,  
Chasser les eaux du lac salé.  
Miroirs cachés en fond de bouteille,  
Puis-je encore te regarder ?

Y coudre un filtre doré,  
Les fermer pour que s'ouvrent d'autres.  
Le cœur qui le fuit, le nôtre,  
Puis-je encore te regarder ?

À coups bas, armes sournoises,  
Jeudi, jour du crime.  
Que croire, si je te croise.  
Puis-je encore te regarder ?

Réflexion maquillée pour une main tendue,  
D'un noir coulant marié à mes joues.  
Tu es le seul qu'ils ne verront plus,  
Les tiens, ils portent mon dégoût.

Je ne peux plus te regarder.

*Laurence Fortin*



## ELLE

Je me laisse porter par le vent. Chaque bourrasque semble me faire voler. Découvrir tout ce que je voudrais savoir, tout ce que je voulais savoir. Chaque soupir me laisse les réponses. Ces réponses qui, sans même que je le sache, m'étaient cachées, m'étaient interdites, me touchaient. Elles se soufflaient d'elles-mêmes, devant moi, me laissant glisser sur les mots qu'elles employaient. Et moi, m'y installant comme l'humain se dépose et reste dans le confort de sa souffrance, dans sa peur du vrai, j'écoutais pour la première fois. Ce qui serait sans doute la première de la dernière fois, j'apprenais. Là, je n'écoute plus, je n'apprends plus. Je me laisse porter par le vent.

Je me laisse porter par le temps. Ce temps qui me laisse le doute de l'existence même et qui crée sans même qu'il le sache, la plus grande source de problème qui existe. Pourtant le temps, entité maudite qui ne cherche rien, n'a rien demandé, elle est seulement créée par les êtres, trop tordus pour être capables de s'accuser soi-même. Ce temps qui est venu à bout de chaque être passé et qui viendra à bout de chaque être étant. Temps, qui part avec le vent, qui souhaite être le vent. Vent sur lequel je me laisse porter et comme le souhaite le temps, je me laisse porter par lui, il est mon vent.

Je me laisse porter par le désir. Celui qui prend forme dans le ventre, qui s'exprime dans les yeux, qui crée les gestes les plus dures, les plus doux. Je me laisse porter par le désir, lui de te revoir. Lui de comprendre ton départ et de comprendre ce qui t'a poussé à le faire. Je me laisse porter par ton désir de vie, celui que tu n'avais pas encore fini de consumer et que tu me laisses en héritage pour m'apprendre dans tous mes sens ce qu'est la vie, telle que tu l'as vue, telle que tu m'as appris à voir. Alors je me laisse porter par le désir, celui de vivre comme tu aurais voulu me voir vieillir.

Je me laisse porter par les souvenirs. Ceux que tu m'as laissés, portant même les tiens, car chaque histoire narrée reste une entité à l'esprit. Les souvenirs de tes sourires, du son de ta voix, lui de ton rire, qui semblent me hanter chaque nuit dans mon sommeil, me laissant en pleure dès le matin. Je me laisse porter par tes souvenirs, ceux que tu as bien voulu me laisser, comme marque de ton passage infini, lui de ton cœur encore en vie.

Je me laisse porter par ta vie, qui semble prendre en fumée à chaque chose qui sont dites, rendant son tout tabou, mais ses parties construites. Je me laisse porter par ta vie, souhaitant que tu puisses me pardonner de pas la faire mienne.

*Sarah-Jade Desbiens*

## LE PETIT RENARD

Le petit renard effrayé se morfond dans les broussailles jaunies de la plaine. Ses babines encore gercées de lait maternel, le voilà seul, faible et égaré dans l'arène sauvage des éléments. Sa mère est loin déjà ; seules les caresses hypocrites de Gaïa pourront désormais reconforter ses pleurs. Lorsque le sommeil daigne engourdir ses maux pour quelques heures, il regarde avec un ravissement naïf la chaude tanière des jours perdus se rebâtir autour de lui. Ah, que l'illusion est cruelle ! À peine le petit renard s'est-il blotti parmi les siens qu'on l'arrache à son réconfort pour l'abandonner à nouveau dans la froideur de sa solitude.

Intimidé par les balises nocturnes qui se remettent en place, le renard disparaît sous la terre. Après seulement quelques battements de son cœur hystérique, un brin de chaleur lui pince la joue et le ramène à la surface. Relevant son regard hébété, le renard aperçoit dans le lointain une chaleureuse lueur qui crache vers lui une pluie de poussière lumineuse. Excité par ce spectacle inespéré, le renard se lève et court tel un évadé vers la source de ce réconfort mystérieux. Il voit alors une sphère de flamme graviter devant lui, emprisonnée dans un orbe translucide. Fasciné, il laisse la boule de feu l'accueillir tendrement dans sa chaleur. Il s'y berce un instant, puis la sent graduellement mourir, jusqu'à disparaître complètement.

Le renard est à nouveau seul dans l'obscurité froide de la forêt. Sa mélancolie revient aussi vite qu'a disparu la chaleur. Mais tandis qu'il s'abandonne à ses sombres pensées, des restes fumants de la sphère ardente s'élève doucement une gracieuse créature toute de lumière enrobée. La nymphe s'avance vers le renard, le prend dans ses bras, le cajole, l'embrasse, le console. Doucement, le renard sent ses forces lui revenir. La créature se fond en lui et sa fourrure rousse s'embrace. L'union de leurs corps engendre des torrents de flammes qui s'étendent à la terre entière. Arbres, oiseaux, océans ; tout brûle, tout seffondre, tout recommence. Le monde renaît de ses cendres sous la bénédiction de ses nouveaux géniteurs et grave à jamais leurs noms dans la chair rocheuse de ses montagnes ;

La nymphe de flammes ;

Le petit renard.

*Philippe Dufresne, 2<sup>e</sup> place*

# L'aventure d'une vie



## CHRONIQUE LAURENCE MARTINEAU

**M**ichel Martineau, mon père, a toujours été un amoureux d'aventures. Premier propriétaire d'un Jumpaï au Canada, il a maintenant une entreprise entièrement basée sur cette activité à sensations fortes à Chicoutimi.

Partager sa passion pour l'activité physique a toujours été important lui. Il a toujours rêvé de m'intégrer dans ses aventures et nous a entraînés partout, mon frère et moi... mais comme la littérature et l'écriture sont mes passions, j'ai choisi de lui rendre un hommage de son vivant en vous partageant ce texte.

Depuis aussi loin que je me souviens, mon père a toujours adoré faire du sport, que ce soit de la raquette, de la marche et même du kayak. Cette passion l'a mené à être chargé de cours en plein air et tourisme d'aventure à l'Université du Québec à Chicoutimi et professeur d'éducation physique au Cégep de Chicoutimi. Pendant des années, il a aussi tenu un camp d'été hors du commun, dont il se fait encore parler aujourd'hui.

Parallèlement, il a cofondé Parcours Aventures, son premier « bébé », en 1992. C'est d'ailleurs avec cette compagnie qu'en 2003, il a acheté son premier Jumpaï, un ensemble de quatre trampolines entourés de mâts auxquels sont suspendus des harnais à l'aide d'élastiques. Ainsi attaché, le sauteur peut effectuer des sauts jusqu'à une hauteur de dix

mètres et faire des acrobaties, a-t-il précisé, lors d'un entretien pendant lequel il a accepté de me parler de sa passion et de revenir sur la fondation de son entreprise. Ce Jumpaï était alors fixe au Parc aventures Cap Jaseux.

Ma naissance en 2001 a lentement changé ses priorités, et c'est pour être plus présent auprès de sa famille et pour se concentrer sur sa nouvelle compagnie, Gestion Michel Martineau, qu'il quittera Parcours Aventures en 2006.

Après le lancement de ce nouveau projet, une tournée est née en 2004. Via des festivals et des événements de toutes envergures, des milliers de personnes ont vécu l'expérience Jumpaï, en passant par Montréal, Laval, Lanaudière, l'Estrie, Québec, la Côte-Nord, le Saguenay-Lac-Saint-Jean, l'Ontario et bien plus.

### 48 000 \$ POUR DES BONNES CAUSES

Depuis 2007, mon père a amassé des fonds importants avec les Jumpaï pour soutenir différentes causes caritatives comme l'Association de l'acidose lactique de la région, Leucan, SOS Clown Saguenay, Opération Enfant Soleil, et j'en passe. Il réussit à convaincre d'autres hommes et femmes d'affaires à s'associer au Jumpaï afin d'amener des fonds importants à ces causes. « Au total, 48 835 \$ ont été amassés grâce à des commandites lors de ces



Mon père, Michel Martineau, et moi lorsque j'étais enfant, en camping  
Photo Michel Martineau

contrats », a-t-il mentionné fièrement.

La compagnie de mon père vise de plus à valoriser la pratique d'activités physiques et le plaisir, et ce, à la grandeur de la province, pour les 3 à 103 ans. L'équipe de Gestion Michel Martineau enr. s'engage à offrir un encadrement supérieur auprès de la clientèle par son professionnalisme et dynamisme, afin d'emmener les clients à se dépasser émotionnellement et physiquement, a-t-il souligné.

Il emploie des jeunes de la région, qui travaillent même parfois pour lui une fois leur « vraie » carrière débutée. Le Jumpaï est plus qu'une entreprise, c'est une affaire de cœur... Mon père est connu de tous sous le nom de Monsieur Jumpaï. Impossible de se promener avec lui sans être arrêté par des gens qui le connaissent !



Le Jumpaï en action à Laterrière en 2014. Photo Michel Martineau

# Ouvrez vos yeux: le CH est malade



## CHRONIQUE GABRIELLE BOUTIN

**C**hers partisans du Canadien de Montréal, Après 26 ans sans coupe Stanley, comment faites-vous pour y croire encore? Croire en ce rêve prémâché que l'organisation de la Sainte-Flanelle propage dans les esprits, sans même penser que ce dernier soit réalisable. Le hockey montréalais se nourrit et vit de l'espoir des fans, mais ce dernier finit inévitablement par s'échouer sur les terrains de golf. Bien sûr, il est pessimiste de dire que le Tricolore ne rapportera plus jamais le grand honneur au Centre Bell, mais n'est-il pas naïf de penser pouvoir le remporter quand le CH se bat chaque année pour une place en séries?

Depuis leur dernière victoire du championnat en 1993, les Canadiens ne se sont pas qualifiés pour les séries éliminatoires à neuf occasions, un nombre plus important qu'en 76 ans d'histoire (ils ont été exclus à huit occasions de 1917 à 1993).

### UNE RECONSTRUCTION NÉCESSAIRE

L'administration des Glorieux et les médias l'entourant préfèrent formuler des réponses nébuleuses aux conférences de presse et vendre du rêve plutôt que de voir la réalité en face : les Canadiens

ont besoin d'une reconstruction dans l'immédiat! Saison après saison, Geoff Molson continue de vendre des billets, des bières, des hot dogs et des jerseys à des prix exorbitants aux partisans toujours aussi hystériques et enthousiastes. Comment cette popularité auprès du peuple peut-elle subsister malgré la dégringolade extrême que subit l'équipe? Cette question m'est longuement restée sans réponse jusqu'à ce que j'en discute avec mon père qui, après plusieurs décennies à jurer fidélité au Tricolore, a rendu les bâtons et retranché ses toiles de Carey Price et de Brendan Gallagher au grenier.

### DES VEDETTES PLUTÔT QUE DES SPORTIFS

Il m'a dit une chose toute simple : « Au Québec, les Canadiens, ce n'est plus juste une équipe de hockey, c'est un culte et ils n'ont aucune concurrence. » En effet, au fil du temps, les Québécois se sont raccrochés au Bleu Blanc Rouge à un tel point que les joueurs n'étaient plus considérés comme des sportifs, mais comme des vedettes; des idoles.

À Montréal, que vous soyez joueur étoile, recrue ou ailier droit sur le quatrième trio, tout le monde veut une photo avec



Tel Jean Béliveau, mon père a retiré son chandail du Canadien de Montréal après 20 ans de fidélité, mais avec beaucoup moins de fierté. Photo Steve Boutin

vous! L'aspect grandiose du symbole « CH » sur les chandails a dépassé en importance la qualité des performances données sur la glace. De plus, il est vrai qu'il y a une certaine pression de moins sur les épaules des Habs, puisqu'ils possèdent le monopole du marché : qui les partisans iront-ils voir jouer si ce n'est pas eux? Personne.

### UNE COÏNCIDENCE QUI PARLE

Curieusement, les Nordiques de Québec ont tiré leur révérence en 1995 et, depuis ces années, coïncide le début de l'affaiblissement des Canadiens... Il est certain qu'il serait insensé de demander aux joueurs d'en faire plus, mais ne serait-il pas temps que les spectateurs, amateurs et amoureux du hockey, tels que vous et moi, réagissent et provoquent le changement?

Mais bon, je dis cela comme ça, vous savez, je ne suis qu'une des milliers de partisans dont le tatouage du CH commence à s'effriter sur son cœur.



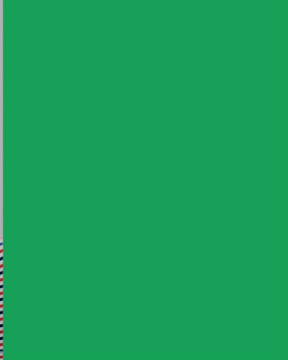
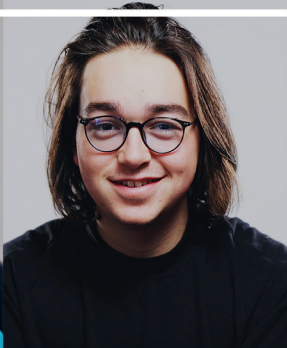
**Après 26 ans sans coupe Stanley, comment faites-vous pour y croire encore? »**



Cégep de  
Chicoutimi



JE SUIS LA #DIVERSITE



[diversite.cchic.ca](http://diversite.cchic.ca)